

# DIEGO

## L'enfant de la balle

---



**JR** ÉDITIONS  
JULES RIMET

*Couverture : © Photo12/Picture Alliance/Norbert Försterling*

© Éditions Jules Rimet, 2021

# DIEGO

L'ENFANT DE LA BALLE

 ÉDITIONS  
JULES RIMET



## De « Diego », l'enfant de la balle, aux ateliers Jules Rimet

C'est en pensant aux jeunes footballeurs qui participent à nos ateliers d'écriture que l'idée de ce recueil est née. Qu'ils puissent le lire, en parler entre eux, écrire à leur tour. Sur leurs idoles et, surtout, sur eux-mêmes.

Jongler avec le ballon, mais aussi avec les mots, c'était, rappelons-le, le grand projet de Jules Rimet, le père du Red Star et de la Coupe du monde. Le féru de poésie.

Merci à tous les auteurs du Prix Jules Rimet d'avoir joué le jeu : lauréats, finalistes, membres du jury et du bureau de l'association. Le portrait qu'ils composent de Maradona est libre, amoureux, survolté, mordant.

Pour tous ces jeunes assis devant leur feuille blanche, une passe au millimètre. Un caviar.

**Renaud Leblond**  
*Président de l'Association  
Jules Rimet Sport et Culture.*



# Je ne connais pas Maradona

Je ne connais pas Maradona  
Il paraît qu'on l'appelait le gamin en or  
Je ne connais pas Maradona  
Il paraît qu'il fut comme Murat le roi de Naples  
Je ne connais pas Maradona  
Il paraît que la main de Dieu l'a aidé un jour divin  
à marquer un but  
Je ne connais pas Maradona  
Il paraît qu'il a perforé sur plus de 50 mètres  
la défense des footballeurs de Sa Majesté  
Elisabeth II et marqué le but du xx<sup>e</sup> siècle  
Je ne connais pas Maradona  
Il paraît qu'il fut l'ami des barons de la Camorra  
et de Fidel Castro  
Je ne connais pas Maradona

**Denis Jeambar**

*Journaliste, écrivain, président du jury du Prix Jules Rimet.*

*Dernier roman publié: Où cours-tu*

*William... (Calmann-Lévy).*





# Gacha gacha Maradona

Kyōto, 16 juillet 2010

La Coupe du monde en Afrique du Sud s'est terminée il y a quelques jours. Grâce au décalage horaire, j'ai pu regarder la majorité des matchs, diffusés le soir ou la nuit. Comme toujours, après une Coupe du monde, je suis repu de football. Cette année, je suis presque soulagé d'éteindre mon écran, de ne plus entendre la chanson *Tamashii Revolution* de Superfly, de ne plus avoir à subir le bourdonnement continu des vuvuzelas. *Et si j'oubliais le foot pour un moment ? Il n'y a pas que le foot dans la vie !*

Ce soir, je me rends au cœur de Kyōto où, pendant la journée, les marchands de glace pilée et de bananes au chocolat ont préparé leurs échoppes pour la fête de Gion. Comme des milliers de visiteurs, j'assiste au déploiement des chars à plusieurs étages dans les différents quartiers de la ville. J'avance lentement parmi la foule, au son des orgues à bouche, dans la chaleur étouffante et l'odeur de poulpe grillé, entre

les kimonos d'été et la lumière rouge des lanternes en papier. Après avoir marché et transpiré à grosses gouttes pendant deux heures, je me dirige vers la station de métro pour rentrer. J'habite à l'est de la ville, au-delà des montagnes.

Je descends à la gare de Yamashina et passe au konbini, la superette ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pour acheter une bouteille d'eau fraîche et une boulette de riz thon-mayonnaise. En sortant du magasin climatisé, la moiteur s'abat sur moi. Je vois deux adolescents affairés et accroupis devant un des quatre distributeurs de *gacha gacha*. Ce sont des sphères en plastique qui contiennent toutes sortes de petits jouets, comme des figurines de héros de dessins animés, des porte-clés en forme d'animaux ou des gommes à l'effigie des monstres et des personnages à la mode. L'un des garçons introduit des pièces dans la machine et actionne la manivelle, une boule tombe dans le réceptacle. Il se dépêche de l'ouvrir.

— Alors ? demande l'autre. Tu as eu le Maradona qui glisse ?

— Non, c'est celui qui jongle. C'est nul, je l'ai déjà. Ils s'en vont en riant.

J'hésite un instant, puis m'avance vers le distributeur. Je m'accroupis, curieux de voir ce que contiennent ces *gacha gacha*. Il s'agit de six figurines d'environ quatre centimètres. Toutes représentent Maradona dans le costume-cravate qu'il portait, quelques semaines auparavant, lors des matchs de

la Coupe du monde, sur le banc de l'Argentine, en tant que sélectionneur de l'Albiceleste. Le visage du joueur a été volontairement grossi par rapport à son corps, on reconnaît parfaitement ses sourcils épais et ses cheveux noirs, sa barbe bien taillée striée de gris et ses boucles d'oreilles. Les détails sont respectés au point que chacun des mini-Maradona porte deux montres, une à chaque poignet, comme le véritable Maradona. Les gestes et les expressions du personnage, sans retenue, sont ceux qu'on a pu voir à la télévision et qui ont ravi le Japon.

Chaque figurine est présentée sur la machine par une photographie. Maradona qui exulte, les deux poings levés devant lui. Maradona qui croise les bras, le regard inquiet. Maradona qui tend ses deux index en avant, vers le buteur, pour le féliciter. Maradona qui contrôle le ballon, de l'extérieur de sa chaussure en cuir. Maradona qui jongle, les mains dans le dos, l'air amusé. Enfin, Maradona, toujours en costume sombre et cravate gris clair, qui glisse sur le ventre sur la pelouse du stade pour célébrer un but.

Devant ces Maradona, peut-être à cause de la fatigue et de la chaleur, une vague de souvenirs me submerge, des images précises et désordonnées envahissent ma tête. J'ouvre mon porte-monnaie, j'ai neuf pièces de cent yens, je peux acheter trois *gacha gacha*.

Le premier Maradona qui tombe est celui qui pointe les deux index en avant. Le second que j'obtiens est

celui qui jongle avec le ballon. Dernière chance. Moi aussi, je veux le Maradona qui glisse. Je tourne fébrilement la manivelle, attrape la boule qui roule vers la sortie et l'ouvre. *Oui! C'est Maradona sur le ventre!*

Je m'engage sur le chemin du retour, entre la gare de Yamashina et mon appartement situé dans le quartier de Shi-no-Miya. Tandis que je marche sur l'ancienne route du Tōkaidō, mes trois figurines dans la poche, mon esprit voyage, d'une Coupe du monde à l'autre. J'oublie la fête de Gion et me souviens de Maradona, de ses dribbles et de sa main à Mexico, de ses larmes à Rome et de son cri à Boston. En arrivant chez moi, j'accroche une des figurines à ma lampe de bureau et pense que finalement, le spectacle de la Coupe du monde, sur le terrain ou pas, c'est toujours Maradona.

**Jérôme Hallier**

*Écrivain, lauréat 2020 du Prix Jules Rimet.*

*Dernier roman publié: Briller pour les vivants (Flammarion).*

## Voir Naples et renaître

On n'avait pas vu ça depuis les fameuses « Quatre Journées » de septembre 1943 : Naples fut la seule grande ville d'Italie à se soulever – et à mettre en déroute les forces du III<sup>e</sup> Reich – sans l'aide des Alliés ! Des enfants de douze ans avaient pris le fusil, et balançaient des grenades dans la gueule des chars allemands. Par la suite, Naples avait reçu la Médaille d'Or militaire pour saluer son courage – un courage vraiment hors du commun. Mais depuis, rien. Plus rien. Laisée de côté, abandonnée, oubliée, méprisée, Naples souffrait en silence.

Et puis... Il est arrivé.

L'enfant de la balle. *Le Pibe*.

Diego.

Diego et son numéro 10.

Ce 7 mai 1987, j'étais à Naples pour des raisons qui avaient peu à voir avec le foot. Pour *L'Express*, j'avais l'immense privilège de suivre les « exploits » de la canaille en Italie, qui était, qui est et qui sera toujours mon pays de cœur. Donc, Cosa Nostra en Sicile. N'drangheta en Calabre. Et puis, ce que dans

les rues et ruelles de Naples, on appelle « U sistemu », le Système, et que magistrats et journalistes désignent sous le nom de Camorra.

Il va de soi qu'en ce beau jour de printemps, je n'avais pas de billet pour San Paolo, où 80 000 *tifosi* s'étaient entassés dans un stade fait pour en accueillir 70 000. C'est donc au Château de l'œuf, de la terrasse du Reale Yacht Club Canottieri, sous l'œil taquin de son merveilleux président Pippo dalla Vecchia, que j'ai suivi le match à même un transistor.

L'affaire était simple. C'était l'avant-dernière journée du championnat. Naples recevait la Fiorentina. Si les Napolitains faisaient juste un nul, c'était plié, ils gagnaient le scudetto, le légendaire championnat de série A, et ce à la barbe de la Juventus, où Michel Platini effectuait ses ultimes tours de piste.

Le *Pibe* avait donc réussi à les amener jusque-là. Et, à ce titre, il était devenu leur dieu, leur ami cher, leur frère à jamais – c'est-à-dire à toujours.

Bref, quand sur une talonnade de Bruno Giordano, Andrea Carnevale a claqué le premier but à la 39<sup>e</sup>, la clameur de San Paolo est descendue jusqu'au Lungomare Caracciolo.

À la reprise, un jeune artiste, un certain Roberto Baggio, futur maître à jouer de l'équipe d'Italie, a égalisé et, dès lors, jusqu'à la dernière seconde, nous n'avons pas fait les malins.

Coup de sifflet final. Les cloches des églises se mettent à sonner. Le délire commence alors.

Toute la Campanie se déverse dans Naples et descend vers la mer. Hommes, femmes, enfants, des centaines de milliers de personnes – on parlera même du million. Et ça pleure, et ça chante, et ça rit. « *Olé, olé, olé, Diego!* »

Avec mes amis, nous remontons comme nous pouvons en direction de la place du Plébiscite, où c'est définitivement carnaval.

Et, là, figurez-vous que je repère un Napolitain qui, derrière son étal, vend des bonbonnes en plastique remplies d'eau. Petites, moyennes ou grandes à cinquante liras, cent liras ou deux cents liras. Hilares, les Napolitains en achètent à n'en pas finir – et balancent ces bonbonnes d'eau qui explosent sur les têtes. Je m'approche de lui, je lui prends une bonbonne et, au passage, je lui demande quand même : « Mais y a quoi, là-dedans ? »

D'une voix sévère, grave, quasi impériale, le gars me répond : « Les Larmes de L'Avvocato. »

L'Avvocato. Giovanni Agnelli. Ange tutélaire de la Fiat, de la Scuderia Ferrari et, bien sûr, de la Vieille Dame – à savoir « sa » Juventus. L'Avvocato. Agnelli, grand seigneur de Turin et sénateur à vie.

Grâce à Diego, les terroni, les bouseux du sud avaient réussi à faire mieux que lui. Grâce à Diego, l'espace d'un instant, les culs-terreux de Forcella, les fantômes des quartiers espagnols, les damnés de

la Sanità et tous les pouilleux de la Scampia avaient récupéré leur fierté. Le Vésuve pouvait bien exploser, tout pouvait péter, rien à foutre, grâce à Diego, le « métier de vivre », à Naples, avait retrouvé un peu de sa dignité.

**Yves Stavridès**

*Ancien grand reporter à L'Express.*

*Vice-président de l'Association*

*Jules Rimet Sport et Culture.*

*Dernier livre publié: Marchands d'art,  
avec Daniel Wildenstein (Cerf-Lexio).*



## Le caillou

Souvent, Javier, dit «la souris», se demandait s'il n'était pas maudit. Passe encore que son père les ait abandonnés, lui et sa mère et qu'ils vivent dans le pire bidonville de Buenos Aires, sans électricité, contraints d'aller chercher l'eau à la citerne, mais en plus il était de petite taille, d'où son surnom, et Mariana avait beau affirmer que sa croissance était loin d'être achevée, à dix ans, il n'en croyait rien. À tel point qu'il trouvait normal d'être moqué et repoussé par ses camarades, en classe autant que sur les terrains de sport, pourquoi s'encombrer d'un tel fardeau ?

Cependant, dans toute cette malchance, Javier possédait un trait de caractère, outre sa fierté, qui l'empêchait de se morfondre, il était facétieux, et cette disposition naturelle s'exprimait par un défi qu'il se lançait à lui-même, chaque jour que Dieu faisait. Il s'agissait pour lui de pousser un caillou, il en avait toute une collection, un caillou ça ne crevait pas, et personne ne songeait à lui voler, à la différence des rares ballons qu'il avait possédés. Il poussait un caillou, donc, sur un parcours qu'il s'était inventé,

toujours le même et de difficulté croissante, des marches de la rue José-Martin, au boulevard Ofredo, puis il traversait la place Agustin-Berda, et s'aventurait là où il était recommandé de ne pas aller, où régnaient les méchants. Le défi consistait à ne jamais perdre de vue le caillou, jusqu'à le conduire finalement à ce que Javier appelait «la porte suprême». Une ouverture dans une palissade, de la taille d'une cage de football, et qu'il devait franchir. Sauf que, jusqu'à présent, il n'y était jamais parvenu.

Ce matin-là, dès qu'il était sorti de la cabane, on ne pouvait appeler une maison cet assemblage de planches et de tôles d'un peu moins de trois mètres carrés où il vivait avec Mariana, Javier avait senti qu'une atmosphère étrange régnait autour de lui, pas seulement dans ce cloaque rendu boueux par l'orage de la veille, mais dans toute la ville. Les marches de la rue Martin n'étaient pas encombrées de vieilles vendant leurs breloques, de crève-la-faim s'ingéniant à lui crocheter la cheville, mais c'est en débouchant sur le boulevard, d'habitude grouillant de monde, qu'il en avait acquis la certitude : quelque chose d'important était arrivé.

Sur ce grand trottoir où il fallait jongler en permanence pour éviter les passants, avec le risque que le caillou disparaisse dans un caniveau, ou rebondisse sur le macadam et soit emporté par un camion, il se trouvait presque seul, et ce n'est qu'en arrivant à

la place qu'il retrouva les habitants du quartier. Ils semblaient tous s'être donné rendez-vous, devant la vitrine du magasin d'électroménager d'Ignacio Rios, au point qu'ils en obstruaient la vue.

Heureusement, dans ces circonstances, la petite taille de «la souris» devenait un avantage, et il n'eut aucun mal à se faufiler dans cette foule, son caillou au fond de la poche. Mais pourquoi pleuraient-ils, tous, ou s'adressaient au ciel? Que s'était-il passé de si extraordinaire? Javier le réalisa en se retrouvant face à l'impressionnant front de téléviseurs qui diffusaient tous les mêmes images, et soudain lui aussi fut foudroyé par la peine. Diego Armando Maradona était mort, cette nuit, et les mêmes images tournaient en boucle. Diego enfant, jonglant indéfiniment, Diego Napolitain sortant d'un tribunal, Diego empâté, harcelé par les journalistes, mais les images que tous attendaient, et pourquoi cette foule s'était agglutinée, appartenaient au match ayant construit sa légende, cette «main de Dieu» crucifiant les Anglais, après qu'ils l'ont martyrisé tout une mi-temps, et surtout, celles de la chevauchée fantastique qui l'avait vu sceller le sort de la partie en venant du centre du terrain.

Cent fois, Javier avait revu cet incroyable but, l'Argentine entière le connaissait par cœur, c'était sa chanson de geste en quelque sorte, son identité résumée, mais cette fois le gamin reçu comme un

électrochoc. Au milieu de ces lamentations, il serrait très fort le caillou et sentait monter en lui une intime conviction, il ne devait pas abandonner, il devait aller au bout de son défi, aujourd'hui ou jamais.

La dernière étape du parcours était la plus redoutable, et c'est pourquoi jusqu'à présent il avait toujours échoué. Il fallait traverser un terrain vague sans se faire repérer par les voyous dont c'était le quartier général et qui se faisaient une distraction de le pourchasser, si bien qu'il n'avait jamais atteint son Graal, l'ouverture dans la palissade. Peut-être qu'eux aussi avaient déserté leur territoire ? Il l'espéra un moment. Mais non, Maradona, ils s'en moquaient, et de Dieu. Eux, les mains, ils les coupaient. Ils campaient autour d'un grand feu noir qu'ils alimentaient de pneus géants, et cette vision, malgré tout, fit hésiter Javier. Renoncer ? Un autre jour, sûrement il l'aurait fait, mais pas celui-ci. Alors il se lança.

Au début, les choses lui parurent presque faciles. Les voyous devaient s'être enivrés encore plus qu'à l'accoutumée, car il atteignit le milieu du terrain sans encombre. Il s'efforçait de ne pas regarder du côté du feu, son cœur battait à tout rompre et il s'appliquait à pousser le caillou, ni trop fort ni pas assez, surtout de ne pas le quitter du regard. La porte suprême n'était plus très loin, il allait y parvenir, enfin, mais c'est alors qu'il se passa ce qu'il redoutait. Pour un peu

d'imprécision dans sa frappe, le caillou s'était logé sous un amas de bidons, et tandis qu'il se glissait en dessous afin de le récupérer, l'empilement s'effondra. En un instant, la chance avait tourné, car là-bas les voyous se mettaient déjà en mouvement. Combien lui restait-il à parcourir ? Guère plus de trente mètres, mais cette distance lui parut effrayante. Ses jambes tremblaient, la sueur couvrait son front, la peur le tétanisait. Le plus grand des voyous se rapprochait, il l'entendait beugler dans son dos, bientôt il allait se jeter sur lui.

Fuir ? C'était la solution, oublier ce pauvre caillou, son ridicule défi, utiliser sa pointe de vitesse, il était encore temps. Mais c'est à ce moment que les images sacrées s'imposèrent, celles de la chevauchée de son idole, et c'était comme si le temps s'arrêtait. Il voyait tout au ralenti, cette manière dont Diego avait, à l'origine de toute l'action, pour ainsi dire tourné le dos au but adverse avant de pivoter sur lui-même, et mystifié ses adversaires. Alors, sans y réfléchir, il imita cette pirouette, un peu comme s'il était dans un rêve, le rêve de Diego, et il se passa cette chose étonnante, le voyou arrivait sur lui, écumant, et la surprise fut si grande, de ce mouvement à l'inverse de fuir, que l'autre s'affala de tout son long au milieu des bidons.

Maintenant, il ne fallait plus perdre un instant, car la bande rappliquait, leur chien aboyait, et Javier devait se concentrer sur un unique objectif, propulser

le caillou au-delà de la porte suprême. Bon sang, où était-il ? Une fraction de seconde, il paniqua avant de le retrouver à moitié enfoui dans la terre. Il fallait effectuer un premier rapproché, voilà, tout se jouait maintenant. Les cris, le chien, il ne devait plus rien écouter. Il ferma les yeux pour tirer et quand il les rouvrit, le caillou ricochait, une fois, deux fois, heurtait le côté de la palissade et franchissait le seuil de la fameuse porte. «Bâtard» ! hurla l'un des voyous, en se demandant ce qu'il célébrait, levant les bras comme s'il s'adressait à une foule invisible. De surprise, les méchants s'arrêtèrent. Ce même était cinglé, décidément, bon à enfermer, et du coup ils se replièrent. Petit et fou, autant chasser une poussière, ça n'en valait pas la peine.

Javier s'en fichait. Maintenant il prenait tout son temps pour franchir l'ouverture dans la palissade. C'était donc ainsi qu'on pouvait survivre, il le comprenait à cet instant, en construisant sa propre légende, chacun à sa mesure. Sa taille n'était plus un obstacle, ni l'abandon de son père, ni sa condition sociale, rien n'était impossible. À jamais Diego Armando Maradona avait dribblé la mort pour lui faire la passe, au royaume des éternels enfants.

**Alain Gillot**

*Écrivain, lauréat du Prix Jules Rimet.*

*Dernier roman publié : S'inventer une île (Flammarion).*

## Mon meilleur ennemi

8 juin 1990, Avignon. Des mois que j'attends ça, des semaines que je m'y prépare. Comme si j'allais moi-même la jouer, cette Coupe, un maillot bleu sur les épaules. Celui que je ne pourrai pas voir – pour la bonne raison que la France n'est pas qualifiée.

Quelques mois plus tôt, Téléfoot avait joué avec mes nerfs. Avec ceux de millions de Français au domicile. Ou peut-être avais-je été le seul à tomber dans le panneau. Un scoop immense lâché dès la prise d'antenne : la France était repêchée ! La Yougoslavie, au bord de l'éclatement, était contrainte de laisser sa place. Reportages à l'appui, toute la rédaction mobilisée ! Comment avais-je pu y croire ? Ma joie avait duré une heure, le temps de l'émission. Avant que Roger Zabel ne finisse par conclure dans un grand éclat de rire : « 1<sup>er</sup> avril ! ».

Ce soir donc, c'est le début du Mondial. Dans un San Siro qui sent le neuf et qui en impose. Une mascotte ridicule – Ciao, de son petit nom – se déhanche sur la

pelouse. Et pour ouvrir le grand bal, un improbable Argentine – Cameroun.

Il est là bien sûr. Lui que j'ai appris à détester depuis toujours. Lui qui l'a gagnée cette Coupe. Impardonnable vainqueur ! Car mon idole à moi, qui est aussi son plus grand rival, ne sera jamais champion du monde. J'ai grandi devant les images de ces deux-là. À visionner leurs buts le dimanche après-midi sur Antenne 2. L'offrande hebdomadaire de Bernard Père.

J'étais parvenu à me persuader que Michel était le jeu – la passe, le dribble, le but, l'unique capitaine –, quand Diego n'était qu'un amuseur de cirque, un jongleur. Comment pouvait-on mettre en doute la supériorité de l'un sur l'autre ? De l'élégance sur la vulgarité. Jusqu'aux sponsors : Ariston contre Buitoni.

Me mentais-je ? J'étais sincère dans ma détestation. Mais il me fallait entretenir cette détestation. En le regardant jouer. En le regardant perdre. Hélas pas ce soir. Car l'adversaire est faible et ce sera vite plié. Il faudra patienter...

Il est maintenant devant moi, tout sourire. Il serre la main de Michel Vautrot, l'arbitre français du match, puis il se met à jongler avec son épaule gauche. Comme un gamin. Une formalité je vous dis, et probablement une avalanche de buts pour Diego et son Albiceleste.



Il est 18 heures. Diego s'apprête à défendre son titre, dans le pays qui l'accueille depuis six ans. Les Italiens ne connaissent pas encore leur malheur. J'ai quatorze ans et un Mondial devant moi. Je déteste Diego Armando Maradona.

Pour combien de temps encore ?

**Olivier Leblond**

*Trésorier de l'Association  
Jules Rimet Sport et Culture.*



## La Faille

Je n'ai pas fait partie de ces enfants qui regardaient, émerveillés, devant le petit écran, la Coupe du monde remportée par l'Argentine en 1986. Je n'ai pas admiré la dextérité de Maradona, sa parfaite maîtrise du ballon rond, son charisme, son leadership sur le terrain. Ma sensibilité à l'au-delà du Sport m'a amenée à écouter ce qu'on en a dit au cœur du bidonville de Villa Fiorito, dans une Argentine contrainte par la dictature militaire, avec, peut-être, l'attente de Liberté et l'Espoir incarnés par ce jeune homme.

J'ai une fascination pour le parcours et la faille d'un homme mort trop tôt, passé par tous les excès. Les excès d'une megastar. Diego l'artiste qui m'en rappelle tant d'autres dans la musique: Whitney Houston, Michael Jackson, Amy Winehouse, plus anciennement Janis Joplin ou Jimmy Hendrix, morts beaucoup plus jeunes.

La faille crée-t-elle le génie? De quelle faille parle-t-on? Une souffrance liée à sa condition d'être humain, à ses origines, son entourage, sa sensibilité exacerbée? Destins tragiques où drogue et alcool rythment souvent le quotidien de ces artistes qui

nous donnent tant. Puissants immortels, sur la scène ou sur le terrain, face à un public tout entier conquis. Et puis cette solitude de l'après, ces fragilités qui surgissent.

La faille... Sans doute était-elle là chez Maradona. Profonde. Secrète. Telle une blessure où s'engouffrent autodestruction et ravage, au cœur de son monde. Et un tremblement de terre au cœur du mien.

**Laurence Fischer**

*Juré du Prix Jules Rimet.*

*Triple championne du monde de karaté.*

*Ambassadrice pour le Sport.*

## La révolution dans la peau

Le «Dieu» Diego avait un corps. Une jambe gauche, la meilleure des deux, celle qui déstabilisait et qui portait un visage, celui de Fidel Castro. Il l'avait fait tatouer au-dessus de la cheville, juste au-dessus de son «pied d'or». Même si le tatouage datait de sa retraite sportive, cela voulait dire beaucoup pour cet Argentin qui appelait le Lider Massimo son «second père». Comme il avait aussi le Che tatoué sur le bras droit, Maradona avait par conséquent toute la Révolution sud-américaine imprimée sur son corps. Castro lui avait d'ailleurs donné du «Che du football».

Ils avaient multiplié les déclarations enamourées. L'idylle avait débuté en 1986 dans l'euphorie de la coupe du Monde remportée par Maradona (et l'Argentine) au Mexique. Comme tous les Cubains, dont la culture sportive est américaine, Castro était fan de basketball et de baseball, mais pour le 10 argentin, il avait fait une exception, engrangé les maillots dédiacés dont il lui faisait cadeau, et bien voulu déclarer que les footballeurs étaient certes des millionnaires,

mais des millionnaires qui procuraient du bonheur au peuple. Quand Maradona, drogué obèse et pestiféré, cherchait un lieu pour se défaire de ses addictions, le Lider Massimo l'avait accueilli à bras ouverts dans la meilleure de ses cliniques. Une publicité bienvenue pour le système de santé cubain, Maradona se fendait de propos dithyrambiques sur Castro, leader mondial. Ces deux-là s'étaient trouvés. Le footballeur, assez mal aimé par les autorités de son propre pays qu'il ne se privait pas de critiquer, voua à celui qui lui avait sauvé la vie une reconnaissance éternelle, l'invitant dans son émission de télé, *La Nuit du 10*, où le duo avait réfléchi d'un air grave et convaincu à ce destin contrarié des Sud-Américains : « Nous pourrions être tout et nous ne sommes rien ».

Comme nous le rappelle Jean-Christophe Rosé, auteur avec Benoît Heimermann du documentaire Maradona, un gamin en or, *el Pibe de Oro*, né dans une banlieue ouvrière de Buenos Aires, a toujours été du côté des pauvres, des sans-grades, des culs-terreux. Une conscience de classe raffermie par son histoire d'amour avec Naples, la populeuse du Mezzogiorno. Après son passage dans le trop guindé Barça, il avait découvert le club de son cœur, mâchuré et méprisé, où la condescendance du Nord, des riches clubs de Milan et de Turin, des Berlusconi et Agnelli, tenait lieu d'identité. Adopté, devenu le héraut du Napoli, Maradona avait embrassé et

porté haut la cause des adoreurs du stade San Paolo. Faisons même de la géopolitique corporelle : son empathie pour les défavorisés, les loqueteux, venait aussi probablement de sa petite taille, de cette ruse créatrice, l'arme des faibles, qui avait appris à déjouer les ripostes grossières et stéréotypées des destructeurs et des costauds du ballon rond.

Pourquoi les Sud-Américains n'étaient-ils donc rien ? Par faute bien sûr des méchants Américains du Nord, pardi ! Comme tant d'autres sur ce sous-continent, certes marqué par les interventions musclées de Washington, Maradona voyait le mal états-unien à l'œuvre partout. Voilà pourquoi il entretenait d'évidentes affinités avec les leaders populistes d'Amérique du Sud, vaguement tiers-mondistes, qui avaient osé contester cette hégémonie. Castro, mais aussi Chávez – il fut consultant sur Telesur, le CNN sud-américain que le dirigeant vénézuélien avait lancée – ou plus récemment Maduro, avec qui il s'était livré, complaisamment, devant les caméras, à une parodie de pousse-ballon où le président avait fait admirer sa technique rudimentaire, eurent donc toutes ses faveurs.

Voilà aussi pourquoi en 2008, l'Argentin Maradona et le Serbe Emir Kusturica s'étaient si bien entendus sur le documentaire que le second avait consacré au premier : l'ex-joueur avait non seulement dit tout

le mal bien entendu qu'il pensait de l'Angleterre de Thatcher, celle des Malouines, alliée du grand Satan, qu'il avait punie dans son match de légende en 1986, mais il avait compati avec l'homme des Balkans, victime selon lui du cynisme des Américains en Bosnie puis au Kosovo, avant qu'ils n'aillent perpétrer leurs massacres en Afghanistan. Sur la carte géopolitique de ce qu'il estimait être le match des opprimés contre les impérialistes, il déclara aussi sa flamme pour les Palestiniens dont il se disait « le plus grand fan ».

Maradona, par son génie, par ses excès, a largement débordé les limites d'un terrain. Là encore, il fait exception dans un monde où les footballeurs, hommes prudents confinant à la pusillanimité, se sont rarement distingués par leur engagement. À la différence de Pelé le ministre, l'ambassadeur souriant et lisse soucieux de ne se fâcher avec personne, Diego ne s'est pas privé de l'ouvrir, avec plus ou moins de lucidité, parlant en homme de ce sous-continent américain qui voulut croire, après la fin de la guerre froide, qu'ils pouvaient enfin monter dans le train de l'Histoire.

À cet égard, il fut *mutatis mutandis* le Mohammed Ali d'un football, dont les grandes gueules aujourd'hui ne sont que des égos surdimensionnés à la Ibrahimovic ou Ronaldo.



«Les Argentins sont des bateaux amarrés dans les ports», disait Borges. Sur le plan géopolitique, comme sur le terrain, Maradona avait contredit l'avis de son illustre compatriote.

**François-Guillaume Lorrain**

*Journaliste au Point. Écrivain.*

*Lauréat du Prix du livre d'histoire contemporaine.*

*Lauréat du Prix Jules Rimet. Dernier ouvrage*

*publié: Louis, l'enfant-roi (XO éditions).*



## Mehdi Maradona

Je viens de la plus belle ville du monde: Vaulx-en-Velin. Cette ville où le foot est roi et où tout le monde (ou presque) se prenait pour Maradona. Ce qui était marrant à l'époque, c'est que la moitié des joueurs de chaque équipe s'appelaient Diego.

Imaginez-vous sur le terrain: tout le monde demandait le ballon et, comme on s'appelait tous Diego (ou presque), les passes à l'adversaire étaient légion, entraînant des buts gags.

Aujourd'hui encore, vingt ans après, Medhi, un des médiateurs qui travaillent avec moi, est toujours interpellé dans les quartiers par le surnom qu'il portait, et qui lui collera à la peau à vie: DIEGO. Ce surnom lui vient de sa ressemblance troublante, tant physiquement que par son style de jeu, avec *El Pibe de Oro*. Medhi a grandi dans le même quartier que moi. Avec son chaloupé, il faisait danser la farandole et parfois le breakdance à tous les adversaires. Y compris ses co-équipiers.

**Abdel Belmokadem**

*Médiateur, ancien boxeur, juré du Prix Jules Rimet.  
Dernier ouvrage publié: Tendez-nous la main,  
avec Renaud Leblond (Éditions Anne Carrière).*



## J'ai vu Maradona

Je suis un obsédé des dates. J'avoue que je pourrais être né avec des dons plus utiles. J'aurais pu par exemple savoir faire des calculs savants sans calculatrice, ou bien, qui sait, finir troisième aux olympiades de physique, ou même être celui qui faisait la version latine de ses camarades de classe. Mais non, rien de tout cela, depuis que je suis tout petit, je n'ai eu que ce don : me souvenir des dates les plus inutiles.

C'est ainsi que je suis obsédé par le 10 juin 1924, la date de l'assassinat de Giacomo Matteotti par les Chemises noires. Je ne pourrai jamais oublier ce 5 avril 1994, jour où Kurt Cobain s'est tiré un coup de fusil dans la tête. Je me rappellerai toujours le 29 juillet 1979 quand mon père qui, à l'époque, avait encore des cheveux a dit à ma mère, qui, à l'époque, était encore svelte : « D'accord, voyons-nous, mais je ne veux pas qu'entre nous, ce soit trop sérieux ».

Stade Azteca de Mexico, coupe du Monde de football. 22 juin 1986. Une autre date dans la liste de mes obsessions.

D'un côté des tribunes, de nombreux Anglais dégingandés, le visage piqué de taches de rousseur, une bière à la main. De l'autre, à peu près autant d'Argentins, de petite taille, trapus et torse nu. Sur le terrain, leurs équipes respectives vont s'affronter : l'Angleterre et l'Argentine.

On est à la cinquantième minute du match. Les équipes en sont encore à zéro à zéro quand le milieu de terrain anglais Steven Hodge, dans une tentative pour dégager son camp, fait une passe en retrait inconsidérée vers son gardien Shilton. La trajectoire du ballon surprend toute la défense anglaise, y compris le portier, et se transforme en une magnifique passe décisive pour Maradona, qui saute courageusement, bien qu'il rende au moins vingt centimètres à Shilton. Il marque de la main en trompant absolument tout le monde : le gardien adverse, l'arbitre et ses propres partenaires. Le but est validé.

Moins de cinq minutes plus tard, Maradona poursuit son récital. Il reçoit la balle dans sa propre moitié de terrain, entame une course échevelée qui l'amène à parcourir près de soixante mètres en moins de dix secondes, en se défaisant de tous ses adversaires britanniques Hoddle, Reid, Sansom, Butcher, Fenwick, et du gardien Shilton, qu'il bat pour porter le score à deux à zéro.

Le but marqué par les Anglais ne servira à rien. L'Argentine l'emporte et se qualifie pour les demi-finales grâce aux exploits de Maradona.

Durant la conférence de presse d'après match, harcelé par les questions des journalistes qui l'accusent de malhonnêteté sur le premier but, Maradona revendique son geste en affirmant qu'il a été marqué « *un poco con la cabeza de Maradona y otro poco con la mano de Dios* », entourant ainsi ce geste illicite d'un halo divin.

Diego Armando Maradona est mort le 25 novembre 2020, mais il reste vivant dans le cœur de tous les enfants qui, à Naples, se nomment Diego, il reste vivant sur la grande fresque murale des quartiers espagnols de la capitale parthénopéenne, il reste vivant dans les souvenirs de tous les obsédés des dates.

Le 22 novembre 1986 – cinq mois exactement après le but de la main de Dieu –, le même jour que l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy à Dallas, je suis né.

Il s'en est fallu de peu. Il aurait suffi que, cinq mois plus tôt, mon père ait dit à ma mère qu'il ne voulait « rien de sérieux entre eux », pour que j'aie une petite chance de naître le jour d'Angleterre-Argentine.

Si tel avait été le cas, je me serais certainement appelé Diego.

**Dario Levantino**

*Écrivain. Finaliste du Prix Jules Rimet.*

*Dernier roman publié: De rien ni de personne (Rivages).*





## L'incontrôlable

DIEGO est mort à soixante ans. Il avait arrêté de jouer il y a presque trente ans – vraiment jouer. La fin est trop pitoyable pour marquer ma mémoire. Malgré cela, il semble que le temps n'ait pas eu de prise sur son aura. La déferlante de manifestations partout dans le monde est symbolique. Ce n'est pas un simple footballeur qui est parti, mais bien une star devenue un mythe.

Était-il plus fort que Cruyff, décédé, il y a quelques années, sans cette vague d'émotion de pleurs, de lamentations ? Cela se discute. A-t-il plus marqué l'histoire du football que Pelé – qui doit être amer de ne pas être mort avant Dieu Diego, et de voir luire l'étoile défunte plus intensément que celle du Roi vivant ? Cela se discute aussi. Mais il y a un élément qui ne se discute pas : Maradona était plus qu'un footballeur. Il a fréquenté Fidel Castro, Chávez, le président argentin Carlos Menem, quelques cadres de la mafia napolitaine, et tous ces personnages ont été fascinés par l'aura du petit bonhomme. Mozart réincarné, Diego était l'homme de tous les excès. On lui pardonnait tout, il était insatiable. Incontrôlable.

Son génie footballistique l'a sorti des bas-fonds, de la misère, mais sa soif de tout vivre à fond l'a entraîné dans la déchéance physique et morale. Plus de limite, de frontière, avec la drogue comme ultime étape d'une déchéance programmée.

Comment expliquer que l'exemplarité que l'on exige des sportifs ne s'applique pas à lui ? J'entends souvent les gens me dire, « ce n'est pas grave, il m'a fait tant rêver ». Oui, moi aussi, je l'ai admiré. J'ai admiré l'artiste sur le terrain et le leader charismatique auprès de ses équipiers. Je n'ai pas d'explication. Pourquoi James Dean ? Pourquoi Marilyn ? Sans doute parce qu'ils sont partis trop tôt et que le temps n'a pas usé la mémoire de leurs contemporains. Parce qu'ils ne sont pas devenus vieux, aigris, flétris, jaloux, lâches. Peut-être est-ce le cas pour Maradona : les images de ses exploits flottent encore dans l'imaginaire collectif.

Il est mort, paix à son âme, qui doit en avoir bien besoin. Mais j'ai du mal à m'associer aux laudateurs aveugles parce que son exemple n'est pas un gage d'éducation auprès des jeunes générations. Parce que je garde de lui une image floue d'une dérive et d'un gâchis immense. Parce que je n'étais pas un proche, et que, vivant ou mort, je n'avais pas de relation avec lui et que cela ne changera rien de ma vie.

Comme le départ des grands artistes que l'on continue de voir, d'entendre longtemps après, ces personnages restent dans notre vie, dans notre mémoire, morts ou vifs, et parfois malgré nous.

**Raymond Domenech**

*Juré du Prix Jules Rimet.*

*Ancien sélectionneur*

*de l'équipe de France de football.*

*Dernier ouvrage publié: Mon dico  
passionné du foot (Flammarion).*



# Mes deux Diego

*À Brigitte, avec tout mon amour.*

Le 25 novembre 2020, j'ai pleuré deux fois.

Le décès de Diego Armando Maradona a fait jaillir le souvenir d'autres larmes, à cause d'un autre Diego qui, lui aussi, aimait le premier...

Il s'appelait Diego Lo Cicero, né le 20 février 1939 à Délia, en Sicile et mort à Levallois-Perret le 6 mai 2020. Et il y aurait tellement à raconter sur cet homme qui a été mon beau-père, tour à tour berger à huit ans au cœur de la campagne sicilienne, puis ouvrier, soudeur, contremaître, patron du bar « Chez Diego », beau gosse, charmant et surtout grand boxeur et footballeur...

Après avoir quitté la misère sicilienne d'après-guerre et des années de fascisme, son père a choisi la France pour venir travailler au Creusot, à l'époque une ville riche des industries fondées par la famille Schneider de Schneider et Cie, créée en 1836 par Adolphe et Eugène Schneider, soit le premier groupe industriel français significatif au niveau international.

Là, au cœur de la Bourgogne, Diego, le beau brun ténébreux, l'aîné d'une famille de huit enfants, a commencé par travailler à l'usine, comme le paternel. Mais c'était sans compter sur ses rêves et son caractère. Très peu pour lui les ateliers de métallurgie et une vie à trimer...

C'est la boxe qui lui permettra d'évacuer les frustrations. Et Diego a cogné, feinté, sué, avec sa belle gueule et son corps charpenté, mettant au tapis le fils de Cerdan, ne perdant aucun combat, une soixantaine, sauf un, qui sera son dernier. Malheureusement, le prodige ne pourra jamais boxer en professionnel : il n'était pas français.

Et le foot, longtemps. À ce titre, Diego Lo Cicero aura été le plus ancien licencié de la ligue de Bourgogne. Il jouera longtemps, avec passion, pugnacité, comme sur un ring, jusqu'au dernier match.

Je me souviens de la première fois que j'ai vu Diego Lo Cicero, sur un quai de gare. Je revenais de Saint-Étienne où j'étais allé voir mes parents, et ma chérie allait monter depuis Le Creusot-TGV pour rentrer chez nous à Paris. Quand la porte s'est ouverte, Diego, que je découvrais, était là, à côté de sa fille. Il l'avait accompagnée jusqu'à la gare en voiture, puis il était venu jusqu'à moi pour me rencontrer. Je suis descendu rapidement et je l'ai salué. Nos regards se sont croisés, puis Brigitte et moi sommes partis. Nous n'avons pas eu besoin de mots pour savoir. Il y a des

choses qui ne se disent pas, mais qui se logent droit au cœur pour toujours. En le voyant lui, je voyais quelle femme j'aimais, douce et forte, comme son papa.

Toutes ces années, j'ai connu cet homme et j'ai apprécié chacun de ses gestes, chacun de ses mots, chacun de ses sourires.

Notre fils, James, a son sourire.

Diego Armando Maradona, pour l'enfant que j'étais, moi le Stéphanois, joueur de football dès mes six ans, c'était le plus grand. Je suis né à quelques minutes de Geoffroy Guichard, je connaissais les Oranges Mécaniques de Cruyff et l'histoire de toutes les coupes du monde. J'ai vibré pour 1982, admiratif de l'Italie, et pour 1984 et l'Euro de notre héros national, Platini, celui qui avait fait briller ma ville, avant d'aller à la Juve. Mais le souvenir de 1986 au Mexique restera gravé à jamais. Et pour l'anecdote, on oublie que l'ancien pays des Aztèques a été secoué par de terribles tremblements de terre avant la compétition, mais que les Dieux du football laissèrent les stades intacts (compétition initialement attribuée à la Colombie, mais faute de moyens la Colombie annonça son retrait en 1983). Toujours est-il que ma mémoire me replonge dans les yeux de l'enfant de treize ans que j'étais. Il est loin le temps de mes VHS (aujourd'hui sagement rangées chez mes parents, étiquetées, alignées dans une bibliothèque avec ma trilogie fétiche de *Star Wars*

et autres merveilles toutes archivées et numérotées dans un catalogue que nous avons fabriqué avec mon petit frère) et quel plaisir de revoir les buts et actions sur YouTube. Comment ne pas évoquer cette France superbe, ce Brésil flamboyant et cet Angleterre/Argentine. Quelle émotion, jusqu'aux larmes, de revoir et d'écouter le commentateur argentin lors du but du siècle, ces mots de Victor Hugo Morales, cette voix déchirée par le plaisir, l'émotion, les larmes de joie, la libération, l'admiration de ce que vient d'accomplir le « cerf-volant cosmique ». Quelle passion ! J'aurais aimé montrer la vidéo à mon Diego, partager ce souvenir, lui faire découvrir aussi puisqu'en 1986, lors du match en direct, il n'a sûrement eu droit qu'à la diffusion française commentée par le mythique duo Roland/Larqué.

Que dire de ce match, quoi ajouter à propos de la main de Dieu, véritable camouflet à l'Empire britannique, tout un symbole pour la pépite d'un mètre soixante-cinq, surgie du bidonville de la Villa Fiorito ? Que dire de cette chevauchée si ce n'est qu'elle est le chef-d'œuvre né d'une esquisse déjà tentée à Wembley contre cette même Angleterre, en 1983, et ratée (cette première fois Maradona glissa le ballon au second poteau et manqua) ; après cet échec de 1983, son petit frère lui avait simplement demandé : pourquoi n'as-tu pas dribblé le gardien ? Et le 22 juin 1986, le grand frère dribbla le gardien.



Pour finir, peu de gens le savent, mais l'Argentine de ce quart de finale devait porter le maillot extérieur, or elle joua avec un faux maillot bleu Coq Sportif, trouvé la veille et floqué au fer à repasser, par des femmes de ménages, de numéros pailletés et argentés de... football américain, avec le logo de la marque cousu par ces mêmes femmes de ménage. La raison est simple : le sélectionneur, Bilardo, souhaitait voir ses joueurs porter un maillot Air Tech, du même tissu aéré que le maillot domicile de la Celeste, or le maillot extérieur officiel était fait d'un tissu ordinaire sans aération, qui pesait des tonnes avec la sueur. Le but du siècle fut donc marqué avec un maillot trouvé dans une boutique, au fond d'une ruelle de Mexico. Tout un symbole.

Ils ont grandi sous des toits sans eau courante ni électricité, sans toilettes ni cadeaux à Noël, mais ils auront réussi, l'un en homme ordinaire et l'autre en Dieu vivant, à nous enseigner que le cœur est le plus grand des trésors et que chacun peut créer son royaume, avec ou sans couronne. Ils nous ont aussi appris que la vie, c'est la vie, et qu'il n'y a rien de plus précieux.

Pour mon beau-père, le numéro 10 argentin était et restera le plus grand joueur de tous les temps. Il se sentait proche de lui, comme tous les humains de cette planète qui l'aimaient, d'Amérique du Sud, d'Afrique et d'Asie, sous les toits et les tôles, dans les ateliers d'assemblages, au fond des bidonvilles, là où

les populations manufacturent le monde moderne et technologique, le tiennent debout, là dans le cœur des mains qui en forgent le corps de ces métaux précieux, extraits au fond des carrières.

Mes deux Diego sont nés pauvres, mais vaillants tous les deux, déterminés, forts dans toutes les épreuves qui ont jalonné leurs vies, charmants et charmeurs, obstinés, séducteurs, intuitifs, loyaux, avec le sens de la répartie et celui, précieux, de l'humour, soit le cocktail d'un charisme foudroyant. L'un a séduit des femmes et n'en a aimé qu'une, Mauricette Lo Cicero (née Vérone), et l'autre aura séduit le monde entier. L'un et l'autre se sont fait seuls, sortis de la *mierda* sans l'aide de personne. Si Maradona est tombé dedans quand il était petit (sa maison ne comportait pas de toilettes, et, un jour, Diego chuta dans la fosse utilisée pour cela), de son côté Diego Lo Cicero, à huit ans alors qu'il gardait un troupeau, était obligé de boire dans les flaques de pluie créées par les traces des vaches, malgré la boue.

Après le décès de Mauricette, le bar «Chez Diego» a fermé, après trente-sept ans, et Diego a vécu seul un temps avant de rentrer en maison de retraite. Ma compagne lui rendait souvent visite, puis elle a pu trouver un établissement à Paris. D'abord Montmartre, puis Levallois-Perret. Du coup, de nombreux verres, plats et autres souvenirs des années du bistrot ont fini chez nous. Parmi ces objets, il y a un plat à

pizza. À chaque fois que l'une d'elles sort du four, elle est servie dans celui-ci.

Son bord est orné d'un liseré bleu ciel, avec, au-dessus du centre un cercle de cinq centimètres de diamètre ponctué d'un N majuscule; c'est un logo entouré d'une bordure bleue, plus foncée où il est écrit: Societa Sportiva Calcio Napoli s.p.a., avec le mot NAPOLI du même bleu que la bordure. Un slogan en noir affirme: La pizza dei Campioni, et une petite indication en majuscule: PRODOTTO UFFICIALE. Au dos, il est inscrit, encore en bleu, Saturnia PORCELLANE DA TAVOLA ITALY.

Ce plat devient à mes yeux le trait d'union entre deux hommes passionnés et passionnants, deux hommes forts, mes deux Diego.

Tout a été dit et montré à propos de Maradona, et d'innombrables photographies abondent. Cependant, une image me touche profondément. Sur celle-ci, en noir et blanc, on le voit enfant sur un terrain de foot, le *potrero*, un terrain vague brûlé par le soleil et où le vice des défenseurs est sans limites. Le petit a les cheveux sur les yeux. On voit ce qu'il ne pourra jamais cacher et qu'il n'a jamais caché, d'où il vient, qui il est et sera pour l'éternité. Diego Lo Cicero aurait aimé cette image de Maradona, elle lui aurait rappelé l'enfant qu'il a été en Sicile, l'enfant qui a toujours présent dans la lumière de ses yeux doux. Moi, elle me fait penser à l'enfant que j'étais dans la

poussière algérienne, durant mon exil entre deux et quatre ans, quand je jouais toute la journée dans les rues de Palestro. Il y a des choses qui ne s'en vont jamais...

De là-haut comme on dit, j'espère que Diego croîsera le gosse en or et qu'ils boiront une bière après quelques jongles.

Mais j'ignore si on trouve des bières au paradis.

**Hafid Aggoune**

*Écrivain. Juré du Prix Jules Rimet.*

*Lauréat du Prix Fénéon.*

*Dernier roman publié: Anne F. (Plon).*

## La faute aux Anglais

Maradona... Maradona...

Rien à faire, je n'ai jamais réussi à m'enthousiasmer pour Diego Armando Maradona. Lequel, je n'ai aucun doute là-dessus, est l'un des meilleurs joueurs de l'histoire du foot.

Mais, malgré les heures d'images, les histoires lues et vues depuis plus de trente ans, malgré l'Ami Didier Roustan, malgré un très beau film vu récemment, je reste imperméable à la passion Maradona.

Un génie du ballon certainement, une personnalité hors normes, un personnage singulier, un cœur apparemment énorme. Avant qu'il ne cède il y a quelques jours... Je lui préférerai toujours l'intelligence du jeu de Platini, l'élégance de Raiï et Zidane, les fulgurances de Susic et Weah, et surtout la classe absolue de Cruyff.

Tout vient de ce match du Mondial 1986, au stade aztèque... Je reste bloqué sur ce premier but d'es-croc face à Peter Shilton, et sur le second où il ridiculise la moitié de l'équipe d'Angleterre. J'ai mal vécu cette défaite, supporter que j'étais des « Three lions »

de Hoddle, Lineker, Robson. J'étais furieux, agacé, criant à l'injustice, tandis qu'un déferlement populaire et médiatique célébrait le petit Argentin. Oui, en plus je le trouvais petit...

À l'époque, je vivais essentiellement le football à travers la musique. Le foot était étroitement lié aux groupes et musiciens que j'écoutais, et aux clubs des villes dont ils étaient originaires: Manchester City et les Smiths, Manchester United et New Order, Liverpool et les Pale Fountains ou Elvis Costello. Les joueurs anglais étaient les représentants d'une passion. Et Maradona les en avait sortis.

Ce soir de juin, le *Pibe de Oro* a mis fin à une grande partie de mon intérêt pour cette Coupe du monde. J'ai reporté toute mon attention sur les Bleus d'Henri Michel, champions d'Europe (Olympique même, pour le coach...), en passe de venger Séville. Et puis non, ça ne passera pas. C'est même Maradona qui soulèvera la Coupe...

Définitivement, je replongerai dans ma déception et mon indifférence pour l'Argentin.

La faute aux Anglais.

**Bruno Barbier**

*Chargé du développement et de la communication  
de l'Association Jules Rimet Sport et Culture.*

# Dieugo

*« Dieu est mort »  
L'Équipe.*

Puisque le football est une religion, il est normal qu'elle ait un dieu. Elle peut même en avoir plusieurs qui se suivent à la queue leu leu : Pelé, Maradona, Platini, Zidane, Messi... Ils ne feront jamais équipe, car ils se succèdent dans le temps et ne jouent pas ensemble. Dieu est seul.

On pourrait imaginer que Dieu est un modèle pour ses fidèles : Pelé leur a donné l'élégance et le sens du business, Platini a fourni des coups francs répétés par millions. Zidane a légué ses dribbles et ses immenses passes au millimètre, Messi a offert ses ruses et ses chatteries dans la surface.

Maradona qui vient de mourir ne laisse rien que des souvenirs. Il est le contraire d'un modèle et il est pourtant Dieu. Dieu partout, mais un peu plus dieu en Argentine et tout à fait dieu à Naples. Il faut dire qu'il est tombé un jour du Ciel au milieu du stade de San Paolo et qu'il s'est mis à gagner tout, comme seuls les dieux savent faire.

L'homme Diego est le contraire d'un modèle : dopé, drogué, mafieux, poursuivi par les tests de paternité, accablé par le fisc. Il méprise son corps, il prend trente kilos un jour et **en** perd vingt le lendemain, un jour il marche avec une canne, un autre il est soutenu par deux personnes. Il fait semblant d'entraîner des équipes de plus en plus minables, il se cherche des amis de plus en plus étranges, il s'accroche à la cocaïne, au sexe, bientôt les médecins le cernent.

Plus paradoxal, le footballeur Diego aussi était le contraire d'un modèle. Ce qu'il faisait instinctivement avec un ballon, personne au monde ne pourra jamais le refaire. C'était une combinaison improbable dans laquelle entraient sa petite taille, son pied gauche magique, sa main droite, son sens du dribble, son accélération, son aisance incroyable avec le ballon et, par-dessus tout, sa joie féroce de jouer, de marquer, de gagner. Cette jubilation communicative qui a trompé l'arbitre lui-même lorsqu'il a célébré le but marqué de la main en quart de finale de la coupe du Monde 86. Cette jubilation que le public partageait avec lui, lors de ses échauffements ou de ses jongles en solitaire au centre du terrain.

Enfant du peuple, parti d'en bas, il monte le peuple avec lui jusqu'en haut. À Naples il est la revanche du sud contre le nord. En Argentine il est la revanche des Malouines perdues contre les Anglais. Lorsqu'il redescend dans les bas-fonds de son âme, le peuple



reste en haut, mais toujours avec lui, avec l'ombre de lui, avec le souvenir du deuxième but contre l'Angleterre, avec le souvenir du jour où il est descendu du ciel.

Plus il s'enfonce bas dans ses vices, plus on parle de lui en levant haut les yeux et les bras. Popularité de Dieu ou popularité du Diable ? Lequel va sortir du corps martyrisé de Maradona ?

**Paul Fournel**

*Écrivain. Lauréat du Prix Jules Rimet.*

*Lauréat du Prix Goncourt de la nouvelle.*

*Dernier roman publié: Faire Guignol (P.O.L).*



# Bleu

Bleu d'Argentine, bleu de Naples, boucles noires, sourire de même. Maradona. Extérieur du pied, le gauche, sur de folles chevauchées. Maradona encore. Et ce trophée en or soulevé vers le ciel. Maradona toujours...

Voilà, c'est tout. C'est peu. Des images plus que des souvenirs. Jolies comme un conte de fées. C'est à peine si l'album est terni par le dernier Diego : méconnaissable, dévasté, malheureux. Ça ne compte pas, c'est une autre histoire. Sur l'homme, je ne connais rien. Jamais cherché à savoir. Génie du ballon rond, c'est déjà bien. De là à se ruer au Lucernaire, à Paris, dans le Quartier latin...

Novembre 2019. Olivier, mon frère, ne me laisse pas le choix. L'autorité du benjamin : « Tu dois aller voir ce film. Je l'ai vu deux fois, j'y retourne avec toi ! » Un malade de foot, Olivier. Je lui ai passé le virus en l'emmenant au Parc des Princes, dans ma R5 blanche, un soir de 1983. Il avait huit ans. L'époque bénie où on pouvait se garer sur le trottoir. Depuis, il n'a pas raté un match.

Un film sur Maradona, donc, puisqu'il le dit. C'est signé Asif Kapadia, cinéaste britannique. Avant de retrouver mon frangin, je jette un œil sur Internet. Le réalisateur a longtemps cherché un titre pour son film. Il avait beau cogiter, aucune formule ne parvenait à exprimer l'ambivalence du personnage. Alors il a choisi la sobriété : « DIEGO MARADONA ». Mais le lendemain, il est revenu à sa table de travail. Et, dans un une-deux fulgurant, il a ajouté : « REBELLE. HÉROS. ARNAQUEUR. DIEU ». Ça promet.

Olivier, lui, est sûr de son coup. Il jubile. Il a raison. J'en prends plein les yeux. L'arrivée en trombe du Gamin en or, à Naples, au stade San Paolo, dans une Fiat bleue déglinguée. Maradona, danseur fou en boîte de nuit. Le baiser mafieux. La pression délirante des médias. Et Diego qui, partout, garde son sourire de même.

C'est donc lui Diego Armando Maradona. Entier, vivant, dominateur. À mon tour de passer le ballon. J'appelle Nicolas, mon fils. Il a vingt ans. Lui aussi est shooté au foot à cause de moi. Et lui aussi n'aura pas le choix.

Dans la pénombre de la salle de ciné, assis à ma droite, les yeux bleus de Nicolas ont la couleur de l'Argentine. Je le regarde regarder. Sur l'écran défilent les images du match opposant le Napoli à la Fiorentina. Un nul qui offre enfin à la Cité des « pouilleux »,

des misérables, la revanche sur le Nord. Sur la promenade de la ville, dans une excitation folle, les bleus se mélangent : la mer, le ciel, les drapeaux. La caméra longe un cimetière. S'arrête sur le mur d'enceinte. En grosses lettres, ce message aux morts : « Vous ne savez pas ce que vous ratez. »

Nicolas me donne un petit coup de coude. À son tour, il jubile.

Maradona, sans prévenir, a réuni toute la famille.

**Renaud Leblond**

*Éditeur. Président de l'Association*

*Jules Rimet Sport et Culture.*

*Dernier ouvrage publié : Le journal de*

*Jules Rimet (First éditions).*



## Maradona, ange et voyou

Diego Maradona est mort à soixante ans le 25 novembre 2020. Sa disparition a suscité une émotion planétaire qui a culminé en Argentine et à Naples, où l'on a pleuré le Dieu du football. L'idolâtrie dont il fait l'objet peut choquer tous ceux qui pensent – à tort – que le football n'est pas une religion et qu'il faut rendre à Dieu ce qui est à Dieu.

L'essentiel n'est cependant pas là. Si le destin de Diego Maradona comporte une dimension universelle, ce n'est pas en raison de sa nature divine, mais bien de sa dimension profondément humaine. Mêlant grandeur et déchéance, il incarne le tragique de la condition des hommes.

À preuve la dernière apparition pour ses soixante ans, le 30 octobre dernier, d'un homme au masque figé et cireux, au corps informe et bouffi, soutenu par deux personnes sur le banc de touche du stade Juan Carmelo Zerilo de la Plata, pseudo-entraîneur d'une équipe qu'il était censé diriger alors qu'il n'avait assisté à aucun de ses matchs depuis sept mois. Un

homme aux antipodes de la vitesse et des fulgurances du *Pibe de Oro*. À preuve aussi ses obsèques où le deuil national a tourné à l'émeute et à la bataille rangée entre supporters et forces de police devant le Palais présidentiel, la Casa Rosada, où sa dépouille était exposée. Des obsèques où le recueillement a rapidement cédé la place à la passion et à la fureur qui ont accompagné ses multiples vies.

Maradona n'est pas un Dieu; il est, à l'image des héros de l'Iliade, un homme jouet des Dieux qui se vengent des talents hors normes qu'ils lui ont accordés. Enfant, il a connu la misère, partageant une chambre avec ses sept frères et sœurs: «Je suis né dans un quartier privé de Buenos Aires... Privé d'eau, d'électricité et de téléphone», dira-t-il plus tard. Il est mort sinon dans la misère matérielle, du moins dans une immense détresse morale et physiologique. Il a tout gagné et tout perdu, jusqu'à sa santé physique et mentale.

Diego Maradona a passionnément voulu devenir le meilleur joueur de football du monde et a travaillé très dur pour cela. Il y est parvenu en mêlant l'art du jeu, l'insolence du génie et le sens du combat, avec pour symbole l'image radieuse du champion du monde de 1986. Maradona n'était pas seulement un joueur prodigieux, capable de faire la décision à tout moment; il donnait confiance à ses co-équipiers et les rendait meilleurs. C'est ainsi qu'il mena au sacre



une équipe d'Argentine qui développa autour de lui et grâce à lui une qualité de jeu très supérieure à son potentiel, faisant déjouer le dicton qui veut qu'à la fin ce soit l'Allemagne qui gagne.

Tout le destin de Maradona se trouve contenu dans la victoire en quart de finale contre l'Angleterre. Au lendemain de la terrible guerre des Malouines, qui consacra la légitimité de Margaret Thatcher et provoqua la chute de la dictature militaire argentine, l'histoire du football croisa celle de la géopolitique. Au stade Azteca de Mexico, le match fut aussi celui du sud contre le nord, des peuples colonisés contre les anciennes puissances impériales d'Europe.

Alors que la tension est à son apogée, Maradona est aussi décontracté, jonglant tranquillement avec le ballon avant l'engagement, que déterminé. Il semble invulnérable face au déluge de coups que lui infligent les rudes défenseurs anglais à qui il rend deux têtes, transmettant sa confiance à ses coéquipiers. Puis il fait la décision par deux buts d'anthologie qui résument sa carrière et sa vie. La « main de Dieu » tout d'abord, un but obtenu par la fraude et le mensonge, un but qui est bien plus celui d'un truand que d'un Dieu et qu'il ne renia jamais, affirmant « je demande pardon aux Anglais, mais la vérité, c'est que je le referai mille fois ». Quatre minutes après, c'est le « but du siècle » qui le voit partir à l'arrêt de sa moitié de terrain, se retourner en un éclair, dribbler la moitié de l'équipe britannique, dont le gardien Peter Shilton, avant de

marquer au moment où Terry Butcher le fauche. L'Argentine file alors vers son second titre mondial.

C'est le même appel du sud qui le conduisit à Naples en 1984, après deux années en demi-teinte au FC Barcelone. Le choix du SSC Napoli, qui n'est pas même un grand club d'Italie sans parler d'être une référence en Europe, était très loin de s'imposer pour un joueur de sa dimension. Son palmarès aurait pu être encore plus fourni s'il avait rejoint une formation plus prestigieuse. Mais Maradona n'a jamais oublié ni les pauvres ni la pauvreté. Et il n'est pas l'homme des solutions toutes faites, mais celui des défis impossibles à relever. Arrivé comme une étoile filante dans le scepticisme général, il s'installa durablement pour porter Naples au sommet.

Le Napoli était une équipe sans relief. Avec son renfort et grâce à son aura, il remporta les deux seuls titres de champion d'Italie de son histoire, en 1987 et 1990, ainsi que la Coupe de l'UEFA en 1989. Plus encore, Maradona rendit fierté et espoir à Naples et à son peuple, ravagés par le tremblement de terre de 1980, gangrenés par la violence et la criminalité, rongés par la misère, humiliés par la richesse de l'Italie du Nord.

L'histoire d'amour entre la ville et le joueur s'explique aisément : tous deux lient indissociablement le sublime et le sordide. À Naples, les buts et les titres s'entremêlent en effet avec la cocaïne, les nuits de

débauche et les liaisons dangereuses avec la camorra. En 1991, Maradona est contraint de fuir en catimini après une suspension de dix-huit mois pour dopage, avant de gagner Séville au terme d'un transfert douteux. La suite se résume à une interminable chute, d'une fin de carrière en pointillé en Argentine à un improbable parcours d'entraîneur, en passant par la multiplication des cures de désintoxication et des opérations de la dernière chance, ou à la proximité affichée avec des dictateurs comme Fidel Castro ou Hugo Chávez.

Si Pelé, par la puissance de son inspiration et la perfection de son style, est au football ce que Léonard de Vinci est à la peinture, Maradona en est Le Caravage. Le Caravage qui révolutionna l'art pictural par sa puissance expressive et son réalisme, y compris dans le reflet de la violence, tout en poursuivant une longue errance ponctuée de rixes, de duels et de séjours en prison. Le Caravage qui peignit ses ultimes tableaux en 1609 à Naples, avant de mourir pitoyablement à Porto Ercole, dans la solitude et le dénuement.

**Nicolas Baverez**

*Juré du Prix Jules Rimet. Éditorialiste. Essayiste.  
Lauréat du Prix de l'Essai de l'Académie française.  
Dernier ouvrage publié: L'alerte démocratique  
(les éditions de l'Observatoire).*



## Goost ist lot

Tu le savais, toi, que Maradona et Mike Tyson étaient nés au même endroit ? Non, je te dis pas Madonna : Maradona j'te dis. Maradona le footballeur. Et Tyson, non, pas les aspirateurs : le boxeur ! Mike Tyson : le plus grand sur un ring. Maradona : le plus grand sur un stade. Nés au même endroit : dans un bidonville. Bien sûr, Diego en Argentine et Mike dans le Bronx, aux States des Amériques, mais ça revient au même, tu sais, quand t'as grandi au milieu de la came et des camés, comme Mike, ou au milieu du rien-à-becqueter, comme Diego, tu deviens tout de suite frangins, tu sens que l'autre y fait partie de ta famille : celle de la rue et des trottoirs. Quand y'en a ! Tu m'entends ? Parce souvent là-bas, au fond des bidonvilles, y'en a même pas, de trottoirs ! Juste de la terre battue. Y'a personne qui gagne, là-bas, tout le monde est battu d'avance, même la terre.

Tu la payes ta tournée ?

Merci.

Non, attends, je commande, je connais mieux que toi, j'habite ici, c'est ma seule famille, ce putain de bar :

« Roger, deux pastis !

— Et deux pastis, deux ! »

*Glouglous, bruits de glaçons, et pif et paf deux verres sur le comptoir.*

À la tienne, grand ! Enfin, grand... façon de parler...  
À la tienne tout court !

Je vais te dire la vérité : ils se sont jamais rencontrés, Tyson et Diego. Quoi ? Qu'est-ce que tu me racontes là ? Tu les connais pas ? Pour de bon ? Sérieux, t'y connais rien en sport ? Tu viens dans un cani et tu connais ni le foot ni la boxe ? Excuse-moi d'être direct, mais qu'est-ce que tu fous là ? Hein ? Quoi ? Répète ? Ta gonzesse t'a plaqué et tu viens te cuire, juste pour oublier. Ah, OK, je comprends mieux. Mais excuse-moi d'être encore direct : tu viens oublier quoi : qu'elle t'a quitté ?

Ah ouais, d'accord, l'amour, je comprends mieux, ça c'est sûr...

Moi c'est Maradona, qui vient de me quitter. Pas rien que moi. Y nous a tous quittés, l'enfoiré. À soixante bergeres, la fleur de l'âge, t'imagines un peu. Et il s'est payé le luxe de mourir le même jour que Fidel Castro alors qu'il s'était fait, tiens-toi bien, tatouer sa tête sur son mollet ! Comme quoi les tatouages...

Hein ? Non, mais tu déconnes ou quoi ? Tu sais vraiment pas qui c'est Maradona ? T'as jamais eu de télé, de journaux ? Tu vis où : dans le fond de l'Ardèche, avec des chèvres ?

Tu remets ta tournée ?

Merci.

Non, laisse, je commande :

« Roger, deux pastis !

— Et deux pastis, deux ! »

*Glouglous, bruits de glaçons, et pif et paf deux verres sur le comptoir.*

À la tienne !

Je vais t'expliquer calmement parce que t'as une bonne tête. Maradona, y fait du foot. Le ballon, les joueurs, l'arbitre, tu connais tout ça, au moins ? Bon. Tyson, lui y fait de la boxe ; pas compliqué : un ring, un mec en face, faut le démolir. Maradona, pour te résumer, c'est la main, celle de Dieu ; Tyson, c'est l'oreille, mais pas celle de Dieu : celle d'Hollyfield. Une fois que t'as compris ça, t'as tout compris. Et tous les deux, ces gamins des bidonvilles et des villes bidon. Pas de thune, pas de bouffe, tu mets un ballon dans les pieds du premier, une paire de gants dans les mains du second, et aussitôt c'est montagne de pognon et dollars à la pelleuse. Tu passes en quelques mois de la pute à dix balles à la pute de luxe, la première elle te fout la chtouille, la deuxième des procès. Tu me suis ? Tu remets ta tournée ?

Merci.

« Roger, deux pastis !

— Et deux pastis, deux ! »

*Glouglous, bruits de glaçons, et pif et paf deux verres sur le comptoir.*

À la tienne, grand !

Tyson, on l'appelle: Mike *Iron* Tyson. Iron, c'est l'acier, en anglais. Diego, c'était *le gamin en or. El Pibe de Oro*. Pitbull en acier d'un côté, gamin en or de l'autre, mais tu veux que je te dise: c'est du pareil au même. Kif-kif et bourricot. Parce que quand t'es né dans un bidonville, quoi que tu puisses faire, tu te feras toujours baiser par tout le monde, les putes, les agents, la mafia, les télés, les promoteurs, l'alcool, la came. T'es pas fait pour la gloire, t'es battu d'avance, comme la terre d'où tu viens.

Bon, c'est vrai, y'a eu Naples. Tu sais au moins où c'est, Naples? Ouais, en Italie. Chez les pauvres de chez pauvres. T'as des quartiers, là-bas, ces bidonvilles à ciel ouvert, avec des routes, du bitume, des bosquets, des boxons, des troquets, des trottoirs. Il était là-bas comme chez lui, Maradona. Quand t'es pauvre, ta vraie famille, c'est pas un pays, une ville ou une équipe. Ta vraie famille, c'est juste la pauvreté. Tu sais ce qu'ils ont, désormais, les Napolitains, dans le creux de leurs poches, pour becqueter, depuis qu'il est venu jouer chez eux? Je vais te le dire: quatre syllabes: Ma-ra-do-na. C'est comme un grenier à blé, ça les a tous nourris, ça les nourrit toujours et ça les nourrira encore pendant des siècles. Y'a que les pauvres qui savent nourrir les pauvres. Et prier à leurs pieds, comme Marie Madeleine elle a fait aux pieds de la croix de Jésus, à ce qui paraît, mais je peux pas te dire, j'étais pas là.



Tu remets ta tournée ?

Merci.

« Roger, deux pastis !

— Et deux pastis, deux ! »

*Glouglous, bruits de glaçons, et pif et paf deux verres sur le comptoir.*

À la tienne !

Et qu'est-ce qu'on en a à foutre que Diego y marchait à la coke ! Mais non, je m'énerve pas ! Tu sais ce que c'est au moins, un rail de coke, le truc qu'on sniffe ? Eh ben Diego, on n'a pas arrêté de l'emmerder avec ça. Tyson aussi, d'ailleurs. Alors que la coke, Diego, dans le fond, ça a balisé sa vie :

- un rail : une passe décisive ;
- deux rails : deux buts : champion du monde la main de Dieu ;
- trois rails : la taule ;
- quatre rails : l'hôpital ;
- cinq rails : la morgue.

Elle se compte sur les doigts d'une seule main, sa vie, à ce mec-là. Sur les doigts de sa propre main. C'est peut-être celle-là, dans le fond, la vraie main de Dieu. Tu crois pas ? Tu crois pas que la main de Dieu, au bout du compte, c'est celle avec laquelle on façonne nos destins, on bricole nos destinées. T'as rien capté ? T'es pas un vrai philosophe, toi, t'as vraiment rien à foutre dans un café, tu ferais pas un bon client pour les brèves de comptoir. Pas grave. Je

t'explique plus simplement: essaie juste d'imaginer un minot de dix ans, tout bouclé, bouclé comme un mouton, qui jongle, la balle au pied, tout en fredonnant :

*Un, deux, trois, j'suis Maradona,  
quatre, cinq, six, j'entre dans la ronde,  
sept, huit, neuf, j's'rai champion du monde!*

On dirait une comptine malhabile pour endormir les pauvres, tu trouves pas? Les endormir à soixante berges. Leur briser le cœur. Et le nôtre avec. C'est une terre battue, leurs vies, depuis le début. Depuis le début, une terre battue. Je te l'avais dit: t'auras beau être en or, tu retourneras toujours dans la boue d'où tu viens.

Je suis aussi triste que toi, l'ami, Maradona vient de me plaquer. On est au même niveau côté histoires d'amour: ta gonzesse est partie, mon dieu s'est envolé. Faudra remouiller la terre battue avec autre chose que nos larmes. Tu crois qu'un pastis suffira? On a la nuit pour s'étoiler, non? T'as une bonne tête, tu sais.

Tu remets ta tournée?

**Guy Boley**

*Écrivain. Finaliste du Prix Jules Rimet.*

*Lauréat du Prix Mottart de l'Académie  
française et du Prix Sport Scriptum.*

*Dernier ouvrage publié: Funambule majuscule (Grasset).*

## Le dernier Maradona

Je dois à la vérité de dire que je ne me suis pas senti ému à l'annonce de la disparition de Maradona.

La drogue, le dopage, le but de la main face aux Anglais, la déchéance des vingt dernières années : non décidément il n'y avait pas lieu de s'identifier à Diego.

Et puis, les hasards du «zapping» m'ont conduit, un soir, à regarder l'étonnante série «Maradona en Sinaloa», consacrée aux quelques mois où, entre septembre 2018 et juin 2019, *El Pibe de Oro* entraîna l'équipe de deuxième division mexicaine des Dorados de Sinaloa, État dont la capitale est Culiacan, plaque tournante du trafic de drogues.

Et, soudain, mon regard a changé devant le spectacle surréaliste du plus grand joueur de tous les temps animer avec passion les séances d'entraînement d'une équipe de seconde zone.

Oui, il y a quelque chose à la fois pathétique et merveilleux à voir Diego, boitillant et souvent obligé de s'accrocher à une béquille ou à un escalier pour faire quelques pas, mettre tout ce qui lui reste d'énergie et de passion à transmettre sa connaissance

et son amour du foot et à persuader ses joueurs qu'ils peuvent monter en première division.

Le miracle est à deux doigts de se produire: galvanisés par la simple présence et par le charisme de Maradona, les Dorados, jusque-là englués au fin fond du classement, se mettent à gagner tous leurs matchs et se qualifient pour les barrages, puis pour la finale d'accession.

Fidèle à lui-même, Maradona insulte l'arbitre et est expulsé dans les arrêts de jeu du match aller. C'est donc depuis les tribunes et injurié par une partie du public qu'il assiste à la défaite des siens dans les dernières minutes des prolongations du match retour.

Sa tristesse et sa rage ne sont alors sans doute pas moins grandes que celles qui l'avaient envahi après la défaite de l'Argentine face à l'Allemagne en finale de la Coupe du monde 90.

Dans ce vestiaire du stade de San Luis, au cœur de ce Mexique où il avait dominé le monde en 1986, Maradona, pour la dernière fois, redevient Diego et les larmes qu'il contient à grand-peine disent tout de son amour du jeu. Et, sans doute, de la vie.

**Charles Amson**

*Secrétaire général de l'Association*

*Jules Rimet Sport et Culture.*

*Dernier ouvrage publié: Les grands procès, avec*

*Daniel Amson et Jean-Gaston Moore (Puf).*

## Adios, companero Diego (lettre à mes fils)

Vous qui savez, mes fils, ce qu'il en coûte d'admirer sans forcément aimer, vous comprenez désormais le prix des accrocs et des engagements quand nous aimons en admirant. Vous avez trente et vingt-cinq ans, moi cinquante-quatre. Déjà un abîme. Vous êtes sortis de l'enfance avec fracas, je rêve d'y retourner. Je conserve, vous innovez.

Lui, il en avait soixante. C'est peu pour un bilan, trop pour les mécomptes. Mille vies en une, que nous ne pouvons sans doute pas toutes aimer, mais certaines admirer en tant que genre. Ne prenez pas modèle, inspirez-vous. Moi, j'aimais et admirais Diego Maradona. Le footballeur. Le génie. Le virtuose. Le raconteur d'histoires. Le déglingué. Le provocateur. Le citoyen du monde, surtout.

L'un de vous deux m'a dit, le jour de sa mort : « *Il est parti de tout en bas, plus bas que le bas, et il est devenu la main de Dieu.* » De l'enfant pauvre à la superstar planétaire, sa trajectoire convoque autant Hollywood

que Buenos Aires ou Naples, villes mythologiques du ballon rond où sa renommée devint légende. L'art de transformer une vie en destin. Et l'intelligence de ne jamais oublier d'où il venait – et ceux qui y sont encore. Fidélité.

Maradona répétait souvent : « *Les fous, les alcoolos et les enfants sont les seuls qui disent la vérité.* » Contrairement à lui, vous ne cochez aucune case. Reste la vérité. Vous la maniez, il en joua d'abord, puis l'adula au point de l'utiliser sur tous les terrains d'expression. Face aux pantins hideux et terribles qui s'agitent à l'horizon du monde où roule un soleil noir, lui osait parler, verbaliser, hurler si nécessaire. En vérité, « sa » vérité : il luttait. Diego était le peuple fait football. Son incarnation absolue.

« *Si je meurs, je veux renaître et je veux redevenir footballeur, je veux redevenir Diego Armando Maradona, le footballeur qui a donné de la joie aux gens, c'est suffisant pour moi.* » Lisez bien cette phrase et n'espérez rien de mieux pour vous : fiers d'être vous-mêmes et du chemin que vous arpentez, malgré les erreurs. Pour que tout se transforme en flammes et en étoiles, pour nous livrer la vérité morte de notre temps et les lumières de l'espérance. « *J'ai grandi dans une résidence privée... Privée d'eau, d'électricité et de téléphone* », confessait-il. Ou : « *Je me suis fâché avec le Pape. Je suis allé au Vatican : le plafond était recouvert d'or. Et après, on nous dit que l'Église se*

*préoccupe des plus pauvres. Mais putain, mec, vends le toit! Fais quelque chose!»*

Prenez-en de la graine. En un temps d'esbroufe où tant d'idéaux ont été jetés dans des fosses communes, Diego se qualifiait ainsi : « *Je suis noir ou blanc. Je ne serai jamais gris.* » Et il le montra, quitte à s'attirer les foudres de ceux qui, jadis, l'avaient encensé pour ses seuls talents de footballeur. Car l'homme Maradona n'était pas réductible aux rectangles herbeux des stades. Il était aussi – et avant tout – un précieux compañero de tous les combats émancipateurs de la planète, ami de toute la gauche latino-américaine. Une figure radicalement politique.

Imaginez la scène, les scènes. Argentine, 2005, lors du « sommet des peuples » organisé pour s'opposer aux projets de zone de libre-échange en Amérique latine promus par les États-Unis. Oui, imaginez bien que c'est Hugo Chávez qui invita Diego à le rejoindre sur l'estrade montée dans le stade de *Mar del Plata*. La foule scanda : « *Vive Maradona, vive le peuple!* » En compagnie d'Evo Morales, Diego s'exprima en ces termes : « *Je suis fier d'exprimer mon rejet à l'égard de cette poubelle humaine que représente Bush. Je veux que tous les Argentins comprennent que nous luttons pour la dignité.* » En 2017, puis 2019, il rendit visite à Nicolas Maduro, se revendiquant « *soldat pour un Venezuela libre* » et fustigeant Trump : « *Les shérifs de la planète croient qu'ils*

*peuvent nous piétiner parce qu'ils ont la bombe. Mais non, pas nous. Leur tyran de président ne peut pas nous acheter.* » Vous rendez-vous compte ? Le Che du sport.

Et si vous deveniez les Che de vos professions respectives ? Sans aller jusqu'à copier l'idole : ne vous faites pas tatouer le Che sur l'épaule et Fidel Castro sur le mollet ! Vous seriez ridicules. Pas lui. Il était si heureux de sa relation avec Cuba qu'il assista aux funérailles de Castro. Et déclara : *« Je suis terriblement triste, parce qu'il était pour moi comme un second père. C'est le seul homme politique qu'on ne pourra jamais traiter de voleur, même si l'Amérique ne s'en prive pas. »*

Soyez toujours du côté des démunis, pour la dignité des plus faibles. *« Dans mon cœur, je suis palestinien »*, disait Maradona. Révolté permanent. Insurgé contre les injustices. Quand des footballeurs de renom soutinrent Bolsonaro au Brésil, il cria : *« Ils ont volé la présidence à Lula ! »* Avant de s'indigner devant le *« coup d'État orchestré en Bolivie »* contre Evo Morales, *« une personne qui a toujours travaillé pour les plus pauvres »*.

Ne perdez pas le fil. Préservez l'entr'aperçu du monde dans ses excès, dans ses engagements indispensables. Exigez de vous la démesure en tous lieux infernaux du maximalisme. S'agrandir, se hisser, se changer pour habiter plus fraternellement ce monde : Diego a essayé. À sa manière. Ses combats n'ont pas



obscurci l'horizon. Question de courage. Ayez du courage. Et assumez votre courage.

Encore quelques mots, et une citation. Vous connaissez la «main de Dieu», grâce à laquelle Diego marqua, en 1986, contre l'Angleterre, avant de signer le «but du siècle» à la suite d'une longue chevauchée. Hanté par la guerre des Malouines, il expliqua: *«C'était comme si on avait battu un pays et non une équipe de football. Beaucoup de mêmes argentins sont morts, ils les ont tués comme des petits oiseaux. C'était une revanche. Comme ça aurait pu être un simple match, bordel!»*

Mes fils, n'oubliez jamais les humiliés et les damnés de la terre.

Comme Maradona.

J'écris en vos noms: adios, compañero.

**Jean-Emmanuel Ducoin**

*Journaliste. Écrivain.*

*Lauréat du Prix Jules Rimet.*

*Dernier livre publié: La Sainte et la Gitane (Éditions Anne Carrière).*



## L'association Jules Rimet Sport et Culture

Organisatrice du Prix Jules Rimet, l'association «Jules Rimet – Sport et Culture» se donne comme objectif de mettre en place, dans l'esprit de l'œuvre de Jules Rimet, toute action susceptible d'assurer la promotion des valeurs conjuguées du sport et de la culture.

Parallèlement au Prix, soutenu par la Fondation Jean-Luc Lagardère, l'association propose aux jeunes des clubs de football des ateliers de lecture et d'écriture. Animés par l'écrivain Hafid Aggoune, ils se sont tenus au Red Star Football Club, à l'Olympique Lyonnais et à l'Olympique de Marseille.

**Bureau de l'association :** Renaud Leblond, Yves Stavridès, Charles Amson, Olivier Leblond, Bruno Barbier.

**Communication :** Nadia Ahmane, Pascal Aznar.

## Le Prix Jules Rimet

Année après année, le Prix Jules Rimet démontre que la littérature et le sport se conjuguent dans une intimité créatrice rare. Vieille histoire en vérité, car depuis fort longtemps de nombreux grands écrivains ont compris que le dépassement qui fait les champions s'apparente à l'écriture d'un roman. Il y faut certes du talent, mais aussi de l'effort, de la solitude, de l'enthousiasme et du doute, un

dépassement de soi qui ouvre au plus profond de l'être des portes cadénassées. Ernest Hemingway, Haruki Murakami, Jean Echnoz, Norman Mailer, Antoine Blondin et bien d'autres ont écrit des pages inoubliables sur le sport et lui ont donné ses lettres de noblesse littéraire. Depuis neuf ans, le jury du Rimet apporte la preuve que ce mariage nous offre encore et toujours des œuvres magnifiques.

**Denis Jeambar**  
*Président du jury.*

**Le jury du Prix Jules Rimet 2020 :** Denis Jeambar, Hafid Aggoune, Nicolas Baverez, Abdel Belmokadem, Raymond Domenech, Laurence Fischer, Paul Fournel, Patrice Haddad, Julia Kerninon, François-Guillaume Lorrain, Éric Naulleau, Léonore Perrus, Yves Rimet et Fanny Wallendorf.

# Table

<i>De « Diego », l'enfant de la balle, aux ateliers Jules Rimet.....</i>	5
<b>Renaud Leblond</b>	
Je ne connais pas Maradona.....	7
<b>Denis Jeambar</b>	
Gacha gacha Maradona.....	9
<b>Jérôme Hallier</b>	
Voir Naples et renaître.....	13
<b>Yves Stavridès</b>	
Le caillou.....	17
<b>Alain Gillot</b>	
Mon meilleur ennemi.....	23
<b>Olivier Leblond</b>	
La Faille.....	27
<b>Laurence Fischer</b>	
La révolution dans la peau.....	29
<b>François-Guillaume Lorrain</b>	
Mehdi Maradona.....	35
<b>Abdel Belmokadem</b>	

J'ai vu Maradona .....	37
<b>Dario Levantino</b>	
L'incontrôlable .....	41
<b>Raymond Domenech</b>	
Mes deux Diego .....	45
<b>Hafid Aggoune</b>	
La faute aux Anglais .....	53
<b>Bruno Barbier</b>	
Dieugo .....	55
<b>Paul Fournel</b>	
Bleu .....	59
<b>Renaud Leblond</b>	
Maradona, ange et voyou .....	63
<b>Nicolas Baverez</b>	
Goost ist tot .....	69
<b>Guy Boley</b>	
Le dernier Maradona .....	75
<b>Charles Amson</b>	
Adios, companero Diego (lettre à mes fils) .....	77
<b>Jean-Emmanuel Ducoin</b>	
<i>L'association Jules Rimet Sport et Culture</i> .....	83
<i>Le Prix Jules Rimet</i> .....	83
<b>Denis Jeambar</b>	

ÉDITEUR : RENAUD LEBLOND  
COUVERTURE ET MAQUETTE : SYLVIE DENIS  
CORRECTION : SABRINA GRIMALDI  
RÉALISATION : ÉDITA

Association Jules Rimet Sport et Culture  
3, rue Léon-Delhomme, 75015 Paris, France  
Site : [prixjulesrimet.fr](http://prixjulesrimet.fr)  
Contact : [rl.julesrimet@gmail.com](mailto:rl.julesrimet@gmail.com)

PAR LES AUTEURS ET LES AMIS  
DU PRIX JULES RIMET

Hafid Aggoune  
Charles Amson  
Bruno Barbier  
Nicolas Baverez  
Abdel Belmokadem  
Guy Boley  
Jean-Emmanuel Ducoin  
Raymond Domenech  
Laurence Fischer  
Jérôme Hallier  
Alain Gillot  
Paul Fournel  
Denis Jeambar  
Olivier Leblond  
Renaud Leblond  
Dario Levantino  
François-Guillaume Lorrain  
Yves Stavridès